

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 7

Artikel: Le rêve de David Terrier : (suite et fin)
Autor: Cornaz, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223110>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE RÊVE DE DAVID TERRIER

(Suite et fin.)

Furieux, David prend le marchand par le bras et le pousse vers la porte.

— Allez-vous-en, lui dit-il, et ne revenez pas par ici. Si vous trouvez des gens assez bêtes pour se laisser entortiller par vous, ce n'est toujours pas moi que vous pourrez mettre dedans. Qu'il vienne seulement une averse, et ceux qui vendent leur bétail à vil prix s'en mordront les doigts.

— Ah! monsieur Terrier, une averse n'y changera rien. Il ne faut pas s'y tromper, la récolte de foin est perdue. Heureusement que pour vous cela ne veut pas dire grand'chose; les vignes sont magnifiques, ce que vous perdrez sur votre bétail vous le regagnerez sur le vin. A une autre fois, n'est-ce pas. Cinq cents francs pour la grande maigre, trente pièces pour le génisson, jusqu'à la fin de la semaine je maintiens mon offre; au revoir, monsieur Terrier.

Sans répondre, David ferma la porte derrière le Juif, puis lentement il revint sur ses pas et se mit à regarder ses vaches, plus attentivement qu'il ne l'avait fait depuis des semaines, et ce qu'il vit lui serra le cœur et lui arracha une sorte de sanglot.

C'est vrai qu'elles étaient maigres et qu'elles avaient de piteuses figures, les pauvres bêtes. Lui qui était si fier de son troupeau, le plus beau de la commune, il ne pouvait plus s'en enorgueillir et il sentait qu'il faudrait bien se résoudre à suivre le conseil de son domestique et à l'envoyer brouter l'herbe rare de ses prés; après quoi, quand il n'y aurait plus rien, que lui resterait-il à faire, sinon à rappeler ce ravaudeur qu'il venait de mettre à la porte et qui lui offrirait de sa Rougeade un prix encore plus dérisoire que celui de tout à l'heure?

Comme si elle savait de quoi il s'agissait, la Rougeade poussa un long beuglement plaintif, et David, qui comprenait cette chose incroyable, cette chose affreuse, que chez lui, dans son écurie de riche paysan, ses vaches avaient faim, David frappa du pied et s'écria tout haut, avec un accent de colère: « Ça ne peut plus continuer ainsi, il faut qu'il pleuve ou bien il faut qu'on nous procure du fourrage. A quoi donc pense le gouvernement, de tant tarder à nous venir en aide? Que disait-il ce Juif? Que je regagnerais sur le vin? A quoi cela me servirait-il d'avoir du vin? pourrai-je le donner à mes vaches? »

Il tempêta encore un moment, gesticulant, apostrophant d'invisibles contradicteurs, se parlant à lui-même, selon une vieille habitude, puis il se laissa tomber sur une gerbe de paille, placée contre la muraille, tout au fond de l'écurie, appuya ses coudes sur ses genoux et chercha à reprendre son sang-froid. Bientôt ses yeux se fermèrent, quelques paroles entrecoupées et inintelligibles sortirent encore de ses lèvres, puis sa tête se pencha toujours plus bas; enfin il s'endormit, mais d'un sommeil troublé par un rêve étrange, horrible...

Il rêvait qu'il se trouvait dans son pressoir. On était en pleine vendange, la lourde poulie tournait en grinçant, le moût coulait dans la cuve, et de là dans la cave, dont les tonneaux s'emplissaient comme par enchantement. Bientôt il n'y eut plus un de vide, mais le raisin arrivait toujours, on en apportait dans des seilles, dans des paniers, des hommes passaient devant David, qui en avaient plein les mains, et la poulie tournait toujours, la vis faisait gémir le pressoir et le moût débordant de la cuve vint mouiller les pieds du paysan. Alors il cria: « C'est assez, ne voyez-vous pas qu'il n'y a plus de place! » Mais les vendangeurs, imperturbablement, continuaient leurs allées et venues, et le vin nouveau, au parfum doux et capiteux, envahissait le pressoir, atteignait les genoux de David.

Celui-ci se précipite hors du pressoir et s'enfuit dans sa cuisine, mais le flot le suit, il se répand dans la maison. Il aperçoit Lisette debout devant l'âtre et lui crie: « Sauve-moi! » mais Lisette secoue la tête avec un soupir et lui

répond seulement: « Le bon Dieu vous devait cela, not'maître. »

Perdu il s'élança dans l'escalier, le flot blond le suit, il monte, il monte toujours, écumeux et avec un grand bruit de vagues. David s'approche d'une fenêtre, l'ouvre, se penche dehors et regarde s'il ne pourrait pas s'échapper dans la campagne, qui s'étend devant lui dans sa morne aridité. Mais comment atteindrait-il les prés sans herbe, les vergers aux arbres secs et dépouillés de feuilles? Devant la maison coule un fleuve ambré qui emporte avec lui les clôtures des jardins, les gens, les bêtes.

Qu'il reste dans la maison ou qu'il en sorte, la mort l'attend également. Mais là, n'est-ce pas Louis Gruchon qui s'approche? Il s'est construit à la hâte un radeau et, bien campé sur ses quelques planches, il ne court aucun danger. David étend les bras vers lui et s'écrie: « Sauve-moi, sauve-moi! » Mais Louis pousse un éclat de rire strident et sans se retourner lui crie: « Tu te moques du foin, David! Bois ton vin! »

Cette fois David est perdu, le moût atteint ses épaules, il va lui emplir la bouche; il sent ses cheveux se dresser sur sa tête et pousse un grand cri...

Ah! quel soulagement il éprouve à se retrouver au fond de son écurie, à être délivré de ce cauchemar affreux! Il essuie du revers de sa manche son front sur lequel perlent des gouttes de sueur froide, puis il se lève, s'en va ouvrir la porte et aspire à pleins poumons quelques bouffées de l'air frais du dehors.

Mais il a beau faire, il ne peut oublier son rêve; en vain essaye-t-il d'en rire, toujours il lui semble entendre résonner à ses oreilles le soupir de Lisette et l'éclat de rire de Louis Gruchon. Les deux paroles qu'ils lui ont jetées à la face, l'une impie, l'autre idiote, aussi coupables l'une que l'autre, c'est bien lui qui les a prononcées; et tout à coup une grande angoisse s'empare de lui à la pensée que peut-être il est, comme Jonas, l'homme que Dieu veut punir.

Au fond, il n'est pas mauvais, David Terrier; si l'amour du vin a envahi son cœur, il ne l'a pas encore tout à fait submergé; si sa religion est un peu rudimentaire et de surface, elle existe pourtant, et lui qui jusqu'ici s'est cru, de bonne foi, un bien trop brave homme et un homme trop important pour n'avoir pas droit aux faveurs spéciales du Tout-Puissant, il est pris d'un grand accès de repentance, d'un grand désir d'effacer, par un sacrifice quelconque, ses exigences passées.

Justement Lisette sort du jardin et il l'appelle, car il éprouve un besoin impérieux de confesser à quelqu'un ses torts; mais quand elle est là, devant lui, attendant ce qu'il a à lui dire, il reste un moment silencieux, très embarrassé et ne sachant trop par où commencer.

— Toujours pas d'apparence de pluie, fait-il enfin.

— Bien non, répond la vieille femme d'un ton placide.

— C'est à croire que la Providence, ...oui, c'est à croire qu'on a besoin d'une punition.

Lisette ne fait pas de réflexion; elle pourrait bien lui aider un peu, pourtant.

— D'une punition, reprend-il, en toussant pour s'éclaircir la voix. Nous ne savons pas être reconnaissants quand nous avons le nécessaire et nous nous plaignons quand le reste manque. Il nous semble que tout nous est dû; et au fond le bon Dieu ne nous doit rien, ni aux uns ni aux autres.

— Oh! pour cela il y a longtemps que je le sais; aussi tout ce que puis faire c'est de le remercier tant que le jour est long.

— Tu as raison, Lisette, ce qu'il faut c'est de ne pas se croire plus que les autres et d'être humble; et puis vois-tu, Lisette, ce que je voulais te dire, c'est que j'ai manqué quand j'ai prétendu devant toi que le bon Dieu me devait un bon temps pour la vigne. J'ai peur qu'il ne m'ait pris au mot et je voudrais que toi, qui as plus que moi l'habitude de faire des prières qui ne soient pas dans un livre, tu lui demandes d'oublier cette parole, ou si quelqu'un doit en porter la peine, que se soit moi, plutôt que ces pau-

vres bêtes qui n'en peuvent rien.

Ayant ainsi fait sa confession, David, grandement soulagé, s'en va, pour la centième fois peut-être, taper sur son baromètre, qui fléchit légèrement, ce qui ne lui est pas arrivé depuis longtemps.

Le lendemain, dès l'aube, des nuages montent à l'horizon, le ciel se couvre rapidement, vers le milieu de l'après-midi il est noir et menaçant; cette fois il est impossible, semble-t-il, qu'il ne fasse pas de l'orage.

En effet, on commence à entendre dans le lointain de sourds roulements de tonnerre, ils se rapprochent, ils deviennent plus éclatants, les éclairs se succèdent rapidement, des éclairs blafards qui noient pendant une seconde la campagne et le village dans une clarté livide. De grosses gouttes de pluie battent contre les vitres des maisons, d'abord très espacées, puis toujours plus serrées, enfin les nuages crévent et une averse diluvienne se met à tomber. Sur les seuils des maisons, des granges, des écuries, les paysans sont debout, humant avec bonheur l'odeur saine et vivifiante qui monte de la terre brûlante. Mais un bruit inquiétant se mêle à celui de la pluie, du tonnerre et du vent, un bruit continu que tous croient reconnaître. Est-ce bien la grêle et où donc tombe-t-elle? Après la sécheresse aurait-on un autre désastre?

Chacun s'interroge, à chaque instant on craint de voir les grêlons s'abattre sur le village, mais bientôt le bruit cesse, le tonnerre aussi s'éloigne, seule la pluie tombe toujours sur la campagne altérée, et les cœurs se dilatent, et l'espoir renaît.

Il a grêlé pourtant, mais la colonne a passé sur le marais qui s'étend en arrière du crêt de David Terrier, et peu importe qu'elle soit tombée sur les tas de tourbe qui séchaient au soleil, puisqu'elle a épargné les récoltes. Pas tout à fait pourtant: elle a pris le crêt un peu en écharpe, et dans les vignes de David il ne reste rien, absolument rien, le sol est jonché de feuilles et des belles grappes en fleur qui, une heure auparavant, étaient si pleines de promesses.

A la nuit tombante c'est, malgré la pluie, dans la cour de David toute une procession de voisins qui viennent lui exprimer leur sympathie. Ils s'étaient attendus à le trouver très abattu, très navré, et voilà qu'il les reçoit le visage éponoui et avec des éclats de sa voix la plus joviale. C'est que vraiment il se sent heureux, déchargé d'un lourd fardeau qui, depuis la veille, faisait ployer ses épaules. Il n'est plus responsable de la calamité publique, et apercevant Louis Gruchon qui arrive à son tour, il lui crie avec un accent de triomphe:

— Nous aurons du regain, Louis, et tu avais, ma foi, raison; bien fous sont ceux qui peuvent s'imaginer que le vin vaut mieux que le fourrage.

L. Cornaz.

Partout les hommes souffrent

de la grippe des rhumes et des bronchites. A tous nous conseillons de prendre chaque jour quelques véritables Bourgeons de Sapin Etienne Huber, Lausanne. Les meilleurs, les plus efficaces.

Pour la rédaction: J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DEMANDEZ PARTOUT

ORANGEADE
CITRONADE
CITRON
MANDARINA
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & CO Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois